

# LE ROCHER DE LA RÉSURRECTION DANS LA LITTÉRATURE DU XII<sup>e</sup> SIÈCLE (*THE ROCK OF RESURRECTION IN TWELFTH CENTURY FRENCH LITERATURE*)

Brîndușa Grigoriu \*

**Abstract: The Rock of Resurrection in twelfth Century French Literature.** In 12th century French literature, the rock is a sign of the divine : Béroul's description of Tristan's leap into the other-world of the Morrois (in *Le Roman de Tristan* by Béroul) as well as Marie de France's depiction of Bisclavret's metamorphosis into a wolf (in the lai *Bisclavret*) require an adequate scenery for a supernatural act in need of legitimization. The presence of a cliff in the first context and of a stone cavity in the second serve in both cases as indications of God's secret will, manifesting itself in the proximity of a chapel. Our paper focuses on the literary representations of the sacred in connection to the image of the rock as a symbol of resurrection.

**Keywords:** rock, symbol, Resurrection, Béroul, *Tristan*, Marie de France, *Bisclavret*

La littérature médiévale s'écrit sur le parchemin, mais elle se construit souvent, comme univers de fiction, autour de l'obsession de la pierre, image d'une éternité à la mesure de l'homme. Autel ou tombeau, mais aussi rocher ou seuil entre les mondes, l'élément « pierre » est un repère sûr de l'imaginaire médiéval, qui concentre les signes du sacré dans un jeu serré, où les valeurs profanes aspirent à se dépasser autant qu'à se légitimer.

Avec Béroul, auteur anglo-normand du XII<sup>e</sup> siècle, Tristan et Yseut font leur entrée dans la littérature médiévale sous le signe de la « fole amor ». Traqués par Marc et ses barons « félons », menacés par un bûcher crépitant et des lépreux ardents, abreuvés par le philtre pendant trois ans, les amants s'aiment et fuient la mort, en gravitant dans l'orbite de deux mondes : la cour et la forêt du Morrois.

Devant cet univers de fiction foisonnant, le lecteur moderne « ne voit que du feu » ; et certes, les amants ne sont pas de pierre. Mais il y a un moment crucial dans le récit, lorsque la pierre s'érige en clé de voûte de

---

\* Maître de conférences, Université Alexandru Ioan Cuza, Iași, Roumanie, [brindusagrigoriu@yahoo.fr](mailto:brindusagrigoriu@yahoo.fr)

l'histoire, et l'élève à la dimension de la légende. Ce moment invite à une lecture en termes de sémiotique du sacré.

Le héros de la scène n'est autre que Tristan, fraîchement condamné à mort ; il saute par la fenêtre d'une chapelle assise « u coin d'une roche »<sup>1</sup>, qui donne « sor mer [...] devers bise »<sup>2</sup>, pour échapper à la honte d'une exécution publique. Il vient d'être surpris en flagrant délit avec Yseut, et il sait que « pres est [s]on terme de finer »<sup>3</sup>. Dieu lui sert d'excuse ultime lorsqu'il supplie ses « meneors » de lui accorder la grâce d'une dernière prière dans l'église : « Preerai Deu qu'il merci ait, / De moi, quar trop li ai forfait »<sup>4</sup>. Et c'est le champ du sacré qui s'ouvre, avec la miséricorde divine. Car le narrateur est sûr que son personnage est un pécheur, mais un pécheur digne de la grâce : il a « forfait » sous l'influence du philtre, et il est condamné, innocent, à une mort atroce et humiliante, « le ré ardant d'espine »<sup>5</sup>. Certes, la présence des épines (face au crépitement d'un bûcher) ne suffit pas pour faire de Tristan un Jésus, mais elle suffit pour faire de lui le héros d'une Passion qui conduit à la vie plutôt qu'à la mort – *via* un seuil de pierre.

Significativement, la pierre est omniprésente dans l'environnement du condamné Tristan, de l'église elle-même, située sur un rocher, au relief escarpé de la falaise. Au début de son itinéraire, il s'agit bien de pierre sacrée, car tout commence avec l'autel, qui représente la première destination du condamné. En effet, dès qu'il entre dans la chapelle, Tristan se met à courir vers l'autel, comme s'il était sous la poussée d'un repentir vif et cuisant, orienté, comme il se doit... vers l'Orient. C'est la direction que suivent, de leurs regards, tous les croyants agenouillés dans l'église, car une messe, ou au moins une oraison collective bien orchestrée, est en cours. Étrangement, le narrateur ne dit rien sur l'éventuelle présence d'un prêtre ; mais si tout se passe selon le rite chrétien – et on pourrait bien s'y attendre dans une église du XIIe siècle – alors ce prêtre est sans doute debout, auprès de l'autel, en train d'officier la liturgie. En tout cas, Tristan, comme le narrateur, ne fait guère attention au personnel ou aux circonstances liturgiques. Il saute, en toute célérité, dans un autre temps, non-cyclique, qui est celui du miracle.

Lorsque l'amant d'Yseut arrive devant l'autel, il ne s'arrête, ne s'agenouille, ne s'humilie pas : il contourne la table de l'Eucharistie comme s'il s'agissait d'un obstacle. Ce qui l'attire n'est pas cette pierre sanctifiée par le sang et le corps du Christ, mais une pierre nue qui l'attend dehors, et sur laquelle le regard du conteur s'attarde pertinemment, en invitant son public à en faire de même : « Seignors, une grant pierre lee / Out u milieu de cel

<sup>1</sup> Bérout, *Le Tristan et Iseut. Les poèmes français. La saga norroise*, éd. Philippe Walter et Daniel Lacroix, Paris, Librairie Générale Française, "Lettres Gothiques", 1989, v. 917, p. 64.

<sup>2</sup> *Ibid.*, v. 918, p. 64.

<sup>3</sup> *Ibid.*, v. 930, p. 66.

<sup>4</sup> *Ibid.*, v. 931-932, p. 66.

<sup>5</sup> *Ibid.*, v. 1084, p. 72.

rochier »<sup>6</sup>. Il s'agit véritablement d'un seuil naturel, qui semble tracer, aux yeux de Tristan, une deuxième marche dans cette descente qui n'est pas une chute, mais un saut dans un autre monde.

Quant à la première marche, elle est située dans une abside (de pierre) et correspond en fait à la fenêtre par où entre la lumière de l'Orient et par où saute Tristan, à contre-courant : « En la dube out une verrine, / Que un sainz i fist, porperine »<sup>7</sup>. Il s'agit donc d'un endroit saint, qui abrite non seulement le don d'un bienheureux de Dieu, mais aussi « la tête de l'église, l'extrémité du côté de l'autel »<sup>8</sup>.

Sur l'étagement du saint, du sacré et du religieux au Moyen Âge, il faut préciser qu'au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècles, « les différents types d'espace caractérisés par le droit romain se superposaient en quelque sorte : 'religieux' en raison de la présence de défunts, le cimetière était en même temps un espace 'saint' en vertu de la sauvegarde dont bénéficiait son enclos, et également sacré par la bénédiction rituelle que lui conférait un représentant de l'institution ecclésiastique »<sup>9</sup>. Certes, Michel Lauwers se réfère ici au cimetière, mais une chapelle réunit à plus forte raison qu'un cimetière ces trois vocations : religieuse puisque le saint y laisse, après sa mort, un signe de son passage ; sainte puisqu'il s'agit d'une église sauvegardée par Dieu et les intercesseurs de l'au-delà ; sacrée grâce à la manifestation, dans son enceinte, de ces sacrements auxquels participent, d'ailleurs, tous les croyants, à l'exception de Tristan.

Après sa traversée foudroyante de l'église, Tristan ouvre la fenêtre « porperine » de l'abside en se servant de sa main droite, ce qui est bon signe ; et il saute d'abord sur la « pierre lee », ensuite sur le sable mou qui borde la mer. Si le premier saut est un véritable spectacle de parachutisme – « Tristran i saut molt de legier / Li vens le fiert entre les dras, / Quil defent qu'il ne chie a tas »<sup>10</sup> – le second saut est une représentation de la peur à l'état pur, animal. Dès qu'il atterrit sur le rivage, Tristan devient méconnaissable. Au lieu d'entendre les oraisons qui continuent probablement à s'élever de l'église, Tristan entend « le feu qui bruit »<sup>11</sup> et, tout angoissé, il court de plus belle. Le narrateur laisse cohabiter cette hantise infernale et la Grâce qui vient de se révéler, par un miracle tout frais : « Bele merci Dex li a fait ! »<sup>12</sup>.

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, v. 948, p. 66.

<sup>7</sup> *Ibid.*, v. 925-926, p. 66.

<sup>8</sup> Jean-Auguste Brutails, *Précis d'archéologie du Moyen Âge*, Glossaire archéologique, 1924, cité dans l'article « abside » du dictionnaire en ligne abrité par le portail du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales sur le site <http://www.cnrtl.fr/definition/abside>, consulté le 26 juin 2013.

<sup>9</sup> Michel Lauwers, *La Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 2005, p. 167.

<sup>10</sup> Bérout, *Le Roman de Tristan*, éd. cit., v. 950-952, p. 66.

<sup>11</sup> *Ibid.*, v. 962, p. 66.

<sup>12</sup> *Ibid.*, v. 960, p. 66.

Située au cœur de la dynamique miraculeuse, la « grant pierre lee » est un signe de la bienveillance divine, si transparent, qu'on pourrait y voir une allégorie. La clé nous est fournie, une fois de plus, par l'auteur : « Oez, seignors, de Damledé, / Comment il est plains de pité : / Ne vieat pas mort de pecheor. / Receu out le cri, le plor / Que faisoient la pauvre gent / Por ceus qui eirent a torment »<sup>13</sup>.

Ainsi, Tristan est élevé de la mort la plus honteuse à la vie, du *torment* à la paix. Il est sauvé sinon rédimé – et tout cela, par une inversion signifiante des lois de la réalité : normalement, un sol rocheux, dénué de végétation, écraserait les jambes d'un sauteur, surtout quand celui-ci est déjà blessé par un sanglier, et perd du sang à cause d'une plaie non bandée (c'est le cas de Tristan, qui a saigné abondamment la veille, dans le lit de la reine) ; en plus, ce sauteur aggraverait son cas en se lançant du haut d'une chapelle, dans des conditions qui seraient fatales à un être dix fois moins lourd et moins souffrant. Pour mieux nouer les liens entre pierre et mort, mais aussi entre défi et triomphe, le narrateur précise : « Cil mont est plain de pierre aaise. / S'uns escureus de lui sausist, / Si fust il mort, ja n'en garist »<sup>14</sup>. Mais Tristan n'est pas un écureuil. Il voit la pierre comme un seuil vers le salut social, sinon vital ou spirituel. S'écraser contre la pierre lui épargnerait, en effet, l'avilissement par le bûcher. Loin de souffrir comme un agneau, il bondit donc comme un écureuil. Tristan réécrit, à sa façon, l'histoire de Jésus et de la résurrection.

Ligoté, insulté, le héros ne tend pas l'autre joue : il tourne le dos, il ment, il se fait délier. Si Jésus n'a même pas besoin de rouler le rocher pour sortir du tombeau, ni de mettre ses vêtements pour déambuler, Tristan ouvre la fenêtre de sa propre main, et se sert justement de ses habits pour prendre le large. « Seignors, n'i a que ceste entree »<sup>15</sup>, dit Tristan à ses gardes. Et il ajoute, comme pour reconstituer le cadre mythique de la résurrection de Jésus : « A chacun voi tenir s'espee. / Vos savez bien ne pus issir »<sup>16</sup>.

Cette idée de chemin sans retour, d'espace sans issue, est incarnée, emblématiquement, par la pierre qui bloque l'issue du tombeau christique. Il s'agit, là aussi, d'une pierre-obstacle, d'une pierre bien terrestre, sinon terre-à-terre, qui matérialise le doute des femmes myrrhophores. L'idée se retrouve, d'une façon éclairante, chez Bernard de Clairvaux :

Mais si nous considérons quelle œuvre c'est pour nous de réveiller de son sommeil de mort celui qui en est là, combien même il est difficile de s'approcher seulement de son cœur qu'une obstination aussi dure que la pierre, et que l'impudence nous ont fermé, je crois que nous serons amenés à nous écrier aussi avec les saintes femmes : " Qui est-ce qui

<sup>13</sup> *Ibid.*, v. 909-913, p. 64.

<sup>14</sup> *Ibid.*, v. 923-924, p. 64.

<sup>15</sup> *Ibid.*, v. 933, p. 66.

<sup>16</sup> *Ibid.*, v. 934-935, p. 66.

nous enlèvera la pierre qui ferme le sépulcre (Marc. XVI, 3) ? ". Mais, pendant que dans nos préoccupations craintives nous n'osons nous approcher, nous hésitons à marcher vers une telle merveille, il arrive bien souvent que l'oreille du Seigneur a entendu les dispositions pieuses de notre cœur et que, à un mot de sa bouche, on voit se lever, plein de vie de son sépulcre celui qui y était étendu mort. [...] Lui-même il écarte de ses mains la pierre de son obstination, et, s'asseyant dessus, il nous montre les bandelettes dont sa foi s'était trouvée chargée, car elle est maintenant ressuscitée.<sup>17</sup>

Ainsi vue, la pierre traduit l'endurcissement du cœur, et la résurrection, la libération de l'âme et son retour à l'amour du prochain. La vision n'est pas étrangère à Béroul, qui fait de son œuvre, autant qu'un roman d'amour, un roman de la rédemption manquée, espérée, retrouvée.

En effet, après son évasion miraculeuse, Tristan a l'occasion de mettre à l'épreuve sa perméabilité à la religion lors de ses visites chez l'ermite Ogrin, qui s'épanche en larmes, justement, quand il voit que son pécheur favori souhaite retourner au chemin de la foi dans sa dimension religieuse, sociale, familiale. Même si le héros de Béroul n'a aucune pierre à rouler pour voir le Christ, il mène une vie de Sisyphe de la passion, et reçoit, après son saut sur la « pierre lee », une deuxième chance à la vie et à ce qu'il appelle, avec Yseut, la « joie pardurable »<sup>18</sup>.

Autant dire que, dans un sens, Tristan est ressuscité. Le chemin sans retour s'ouvre des deux côtés, infiniment, et le philtre arrête d'exercer sa magie. C'est en se lançant sur le rocher, au risque de s'écraser, que Tristan embrasse sa liberté. Béroul tient à assurer une réception empathique, voire émerveillée à son miracle (même s'il s'agit plutôt d'une tentative de suicide, intentionnellement parlant ! qui rappelle la tentation plutôt que la résurrection du Christ – autre histoire de pierre et de saut dans le vide...).

Avec Béroul, si le suicide rate, la résurrection réussit. « Que ressuscite donc et se mette à revivre l'esprit de chacun de nous, soit pour nous adonner en toute vigilance à la prière, soit pour nous appliquer assidûment au travail », écrit Gueric d'Igny, autre moine cistercien du XIII<sup>e</sup> siècle, dans son *Troisième Sermon pour la Résurrection*<sup>19</sup>. Or, Tristan s'applique assidûment au travail, dans la forêt où il débarque avec son Ève rescapée : il bâtit chaque jour une loge de feuillage, il construit l'Arc

---

<sup>17</sup> Bernard de Clairvaux, *Deuxième Sermon pour les fêtes de Pâques*, 12, dans *Œuvres complètes de Saint Bernard*, trad. par M. l'abbé Charpentier, Paris, Vivès, 1866, disponible en ligne sur le site [http://jesusmarie.free.fr/bernard\\_de\\_clairvaux\\_sermons\\_du\\_temps\\_4.html](http://jesusmarie.free.fr/bernard_de_clairvaux_sermons_du_temps_4.html), consulté le 26 juin 2013.

<sup>18</sup> Béroul, *Le Roman de Tristan*, éd. cit., v. 2276, p. 126.

<sup>19</sup> Gueric d'Igny, *Sermon 3 pour la résurrection*, 5.1, éd. et trad. Bernard-Joseph Samain (texte latin 202, Sources chrétiennes), dans *Collectanea Cisterciensia*, 66, 2004, p. 78 ; disponible en ligne sur le site <http://www.citeaux.net/collectanea/tlc661.pdf>, consulté le 26 juin 2013.

Infailible, il dresse son chien, il chasse des cerfs pour nourrir sa petite famille (Yseut, Govenal, et le chien Husdent), il défend son « chez nous ». Et, un jour, il prie, une bonne fois pour toutes : « A Deu, qui est sire du mont, / Cri ge merci, que il me donst / Itel corage que je lais / A mon oncle sa feme en pais »<sup>20</sup>.

La paix après l'amour est un rêve littéraire bien enraciné dans les récits du XIII<sup>e</sup> siècle. Après la résurrection de Tristan, il convient de considérer une résurrection au féminin : celle de Guilliadon, héroïne du lai *Eliduc*, de Marie de France.

Contemporaine de Béroul, l'auteure connaît bien la matière tristanienne et ses écueils. Certains lais mettent en vedette l'élément « pierre » – sans l'associer directement à la résurrection : l'exemple le plus saillant, qu'il convient de mentionner avant de franchir le seuil d'*Eliduc*, est celui du lai *Bisclavret*, où un homme devient loup trois jours par semaine, grâce à un rocher situé près d'une vieille chapelle. C'est, en effet, cette « pierre cruese e lee / suz un buissun, dedenz cavee »<sup>21</sup> qui permet la métamorphose et qui en assure la réversibilité : le héros y cache ses vêtements afin de libérer son animalité et revient les chercher afin de reprendre sa forme humaine. Or, cette « pierre lee » est curieusement proche de celle de Béroul ; il s'agit toujours d'un espace-seuil, qui entretient des rapports étroits et mystérieux avec le sacré.

Marie de France est sensible à l'attrait des seuils sinon à celui des rochers. Elle crée un univers riche en espaces liminaires – îles, forêts, fenêtres, tombeaux, *pierres* – et flou quand il s'agit des mondes qui s'épanchent au-delà de ces charnières.

Avec *Eliduc*, nous assistons à une résurrection étroitement liée à la vie de la pierre sainte. L'épisode est au cœur du lai : le héros, sa femme et son amante s'y retrouvent, unis devant l'autel d'une chapelle solitaire, hantée par la mort. Et le triangle, pour la première fois dans le monde des lettres françaises, devient une pyramide mystique : l'amour humain conduit à l'amour divin, et les personnages deviennent tous moines ou nonnes, s'ouvrant à la lumière d'une vie autre, dans la paix du Christ. Plus tard, au XIII<sup>e</sup> siècle, l'auteur anonyme du *Roman de Lancelot en prose* se souviendra de cette leçon d'abandon, et nous fera assister (dans un manuscrit isolé, mais parlant) aux derniers adieux de Lancelot et Guenièvre avant leur entrée au couvent, et avant l'emmurement, pieux et repentant, dans une mort sous le signe de Dieu.

Dans le lai d'*Eliduc*, le rocher se doit d'être un lieu de conversion et d'émotion avant de devenir un lieu de résurrection. Il baigne d'abord dans la mer.

---

<sup>20</sup> Béroul, *Le Roman de Tristan*, éd. cit., v. 2185-2188, p. 122.

<sup>21</sup> Marie de France, *Bisclavret*, dans *Lais de Marie de France*, éd. Karl Warnke, trad. Laurence Harf-Lancner, Paris, Librairie Générale Française, 1990, v. 93-94, p. 120.

Sur un bateau bousculé par une « tourmente » signifiante, , Guilladon, une jeune amoureuse, apprend qu'elle est en train de devenir la deuxième épouse de son homme. Un matelot lui donne abruptement la nouvelle et se prépare à la jeter aux flots, afin de sauver les autres passagers, en apaisant la colère de Dieu. Eliduc se tourmente et son amie s'évanouit. Elle est vierge, amoureuse et ignorante, donc innocente. Après une exécution hâtive et vindicative du matelot, l'amant bigame se laisse terrasser par sa grande douleur. Comme Guilladon reste immobile jour après jour, sans mourir, sans pourrir, mais aussi sans ressusciter tout à fait, elle est placée par Eliduc dans un lit qui côtoie l'autel de cette vieille chapelle qu'il est le seul à connaître, au fond d'une forêt.

Quand il arrive devant cet espace proprement sacré, où un ermite menait, depuis une quarantaine d'années, une vie de saint, Eliduc s'attend à être accueilli en ami par celui-ci. Or, il n'en est rien : « apelé i unt e batu : / n'i troverent kis respundist / ne ki la porte lur ovrist »<sup>22</sup>. Un silence de pierre est tout ce que la chapelle (ou Dieu, à travers elle) propose à son visiteur-pécheur (et à sa victime innocente). Et ceux-ci l'acceptent. Mieux, ils seront amenés à apprendre et à garder le secret de l'ermite.

Comme Eliduc veut enfouir Guilladon, l'église lui apparaît d'abord comme un tombeau possible, et même désirable, pour son amie – car il entend l'y placer pour lui rendre tous les honneurs dus à une fille de roi et pour lui conférer le droit à la prière perpétuelle. Or, c'est « une tumbene novele »<sup>23</sup> qu'il découvre. L'ermite y est enterré à la mesure de sa perfection et de sa sainteté<sup>24</sup>.

Il est alors question de creuser « la fosse »<sup>25</sup> qui puisse accueillir l'amie d'Eliduc. Mais celle-ci est si belle, si fraîche dans sa mort, qu'il ne saurait s'y résoudre. Un brin de Blanche-Neige passe dans la catalepsie de Guilladon (ou l'inverse ?). Il faut donc un prince, et un objet qui amène la résurrection.

C'est la pierre de l'autel qui engendre, ou même qui pond, la vie. Tandis que la belle repose dans sa mort rose, regardée à satiété par sa rivale, une belette (pas un écureuil !) « vint courant. / de suz l'alter esteit eissue »<sup>26</sup>. Cet animal a la réputation de pouvoir ressusciter ses petits par certains procédés mystérieux<sup>27</sup>. Et comme le serviteur de l'épouse n'apprécie pas le don de Dieu – ou de la pierre de l'autel – il tue la belette dès que celle-ci marche sur le corps de Guilladon. Mais la compagne de cette belette (car c'était un mâle qui profanait ainsi la virginité mourante de l'héroïne) s'en va

<sup>22</sup> Marie de France, *Eliduc*, dans *Lais de Marie de France*, éd. cit., v. 912-914, p. 314.

<sup>23</sup> *Ibid.*, v. 919, p. 314.

<sup>24</sup> *Ibid.*, v. 918, p. 314.

<sup>25</sup> *Ibid.*, v. 921, p. 314.

<sup>26</sup> *Ibid.*, v. 1032-1033, p. 318.

<sup>27</sup> Voir *Le Livre du Trésor de Brunetto Latini*, trad. Gabriel Bianciotto dans *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Stock, 1980, p. 220.

à toutes jambes chercher une « flur, tute de vermeille color »<sup>28</sup>. Et, dans une sorte de baiser (ou de dents-à-bouche) qui rappelle, cette fois, l'image de la Belle au bois dormant, la belette reçoit la fleur et revient à la vie. Un seul pas reste à faire, et c'est l'épouse d'Eliduc qui l'accomplit: ressusciter, par la vertu de la même fleur, l'amante innocente. La résurrection est une réussite. L'auteure n'hésite pas à y insinuer le nom de Dieu, qui est la première parole de la miraculée : « 'Deus', fet ele, 'tant ai dormi !' »<sup>29</sup>.

Au-delà de ce qu'elle suppose de coquetterie et d'idéalisme – car l'épouse, après avoir ressuscité sa rivale, lui cède la place auprès de son mari, en prenant le voile pour qu'il échappe à la bigamie et pour qu'il retrouve sa joie de vivre – cette résurrection féminine est proche à celle de Tristan. La dynamique factuelle dans l'environnement de l'autel évoque la trajectoire du haut vers le bas, le long du rocher. Une nouvelle chance est donnée à un couple condamné par la société. Et, mieux que chez Béroul, le couple à la Marie de France réussit à fructifier cette chance. La chapelle des bois est la première d'une suite de constructions en pierre où les trois personnages s'emmurent de bon gré. Car on ne saute pas, dans un récit écrit par une femme et concernant une autre femme, comme dans un roman de Tristan. En revanche, on prie et on travaille, comme le recommandait Gueric d'Igny, sous le signe de la résurrection. Le chevalier est appelé, de par Dieu, à vivre sous l'ordre des *oratores*, aussi confortablement que saintement. Quant aux deux dames – car, entre temps, la pucelle a pu consommer son lien avec Eliduc – elles finissent par partager les mêmes murs de pierre et la même ferveur pour l'ancien et le futur *é*/Epoux.

Rocher, autel, tombeau, la pierre littéraire des récits du XIIe siècle est censée « réveiller de son sommeil de mort celui qui en est là »<sup>30</sup> : l'amant, aimant et péchant. Au féminin comme au masculin.

### Bibliographie :

**Bernard de Clairvaux**, *Deuxième Sermon pour les fêtes de Pâques*, 12, dans *Œuvres complètes de Saint Bernard*, trad. par M. l'abbé Charpentier, Paris, Vivès, 1866, disponible en ligne sur le site [http://jesusmarie.free.fr/bernard\\_de\\_clairvaux\\_sermons\\_du\\_temps\\_4.html](http://jesusmarie.free.fr/bernard_de_clairvaux_sermons_du_temps_4.html).

**Béroul**, *Le Tristan et Iseut. Les poèmes français. La saga norroise*, éd. Philippe Walter et Daniel Lacroix, Paris, Librairie Générale Française, "Lettres Gothiques", 1989.

**Brutails, Jean-Auguste**, *Précis d'archéologie du Moyen Âge*, Glossaire archéologique, 1924, cité dans l'article « abside » du dictionnaire en ligne abrégé par

<sup>28</sup> Marie de France, *Eliduc*, dans *Lais de Marie de France*, éd. cit., v. 1047-1048, p. 320.

<sup>29</sup> *Ibid.*, v. 1066, p. 320.

<sup>30</sup> Voir plus haut le sermon de Bernard de Clairvaux, cité n. 17.

le portail du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales sur le site <http://www.cnrtl.fr/definition/abside>.

**Guerric d'Igny**, *Sermon 3 pour la résurrection*, 5.1, éd. et trad. Bernard-Joseph Samain (texte latin 202, Sources chrétiennes), dans *Collectanea Cisterciensia*, 66, 2004, p. 78 ; disponible en ligne sur le site <http://www.citeaux.net/collectanea/tlc661.pdf>.

**Lauwers, Michel**, *La Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 2005.

*Le Livre du Trésor de Brunetto Latini*, trad. Gabriel Bianciotto dans *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Stock, 1980.

**Marie de France**, *Bisclavret* et *Eliduc*, dans *Lais de Marie de France*, éd. Karl Warnke, trad. Laurence Harf-Lancner, Paris, Librairie Générale Française, 1990.